

La grande guerre et ses grandes figures

PAR LE R. P. ALEXIS, capucin



LE GÉNÉRAL MAUNOURY⁽¹⁾

Le général Maunoury appartient comme le maréchal Joffre, à cette classe d'officiers polytechniciens que leurs opinions républicaines favorisèrent sans aucun doute, mais que leur talent véritable et leur caractère élevé honorèrent encore davantage. C'est pourquoi, lorsque survint la grande guerre, au lieu d'être tenus à l'écart, comme le furent certains intrigants dont l'unique titre était la protection des loges maçonniques, ils furent portés sur le pavois et s'acquirent une gloire immortelle.

Maunoury sort, en effet, d'une vieille souche républicaine. Un de ses frères et un sien cousin furent membres du parlement. On lui offrit même, lorsqu'il eut pris sa retraite, une candidature dans son pays natal, laquelle, d'ailleurs, il ne voulut point accepter.

Le général naquit à Maintenon (Loir et Cher) le 17 décembre 1847, d'une bonne famille d'agriculteurs et d'éleveurs. On raconte que l'un de ses oncles mit à la disposition de Pasteur son troupeau pour ses fameuses expériences sur le charbon des animaux.

Le jeune homme fut reçu à Polytechnique en 1867. Deux ans plus tard, à la sortie de sa promotion, il fut renvoyé en qualité d'élève officier à l'École d'artillerie de Metz. C'est là que la guerre le surprit. Il eut la chance de quitter la grande forteresse avant qu'elle ne fut encerclée par les Prussiens et forcée à capituler. Le 12 août 1870 il reçut, en effet, sa feuille de route pour Grenoble ; et, dès le 4 sept. suivant, il fut attaché à une batterie du fort de Vincennes, sous les murs de Paris.

Il eut l'occasion, durant le siège, de se distinguer à la bataille de Champigny. Pendant le combat, tous les officiers de sa batterie ayant été tués ou blessés, il en prit le commandement et le garda jusqu'à la fin des hostilités.

La paix signée, le jeune artilleur fut l'un de ceux qui ne désespérèrent point de l'avenir de la patrie, mais qui consacrèrent toute leur énergie et toutes leurs facultés à la reconstitution de notre armée.

Pendant que le pays découragé s'abandonnait, pendant que les classes dirigeantes ne recherchaient plus que les jouissances matérielles, pendant que les intellectuels eux-mêmes se livraient aux jeux puérils d'une littérature décadente, nos jeunes officiers seuls à la suite du grand Déroulède, entretenaient dans les casernes l'idéal de la revanche et gardaient leurs yeux toujours fixés sur notre frontière béante des marches de l'est. C'est à leur vigilant patriotisme que nous devons notre salut.

Les étrangers qui voyaient la religion et l'armée devenues l'objet d'une hostilité insensée de la part des pouvoirs publics, pensaient que la flamme du patriotisme était éteinte en France. Elle dormait sous la cendre, et le grand coup de vent de 1914 la raviva. Grâce en soient rendues aux cadres héroïques de nos armées. Car ces cadres, non seulement ils avaient soufflé dans les âmes de nos soldats l'amour du pays, mais encore ils s'étaient préparés eux-mêmes à la guerre future par la science de leur métier.

(1) Voir *Correspondant* (25 mars 1919).